



HAL
open science

Tiphaine Samoyault

Marielle Macé, Philippe Roger, Tiphaine Samoyault

► **To cite this version:**

Marielle Macé, Philippe Roger, Tiphaine Samoyault. Tiphaine Samoyault : L'agonistique du traduire. Critique: revue générale des publications françaises et étrangères, 2021, 3 (886), pp.237-250. 10.3917/criti.886.0237 . hal-03508498

HAL Id: hal-03508498

<https://hal.science/hal-03508498>

Submitted on 20 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Marielle Macé, Philippe Roger, Tiphaine Samoyault. Tiphaine Samoyault. L'agonistique du traduire. *Critique*, Éditions de Minuit, 2021, n°886 (3).

Tiphaine Samoyault

L'agonistique du traduire

Tiphaine Samoyault a noué avec la littérature – et les littératures – des liens multiples et féconds : comme auteure de plusieurs romans et récits, depuis La Cour des adieux (Les Lettres nouvelles. Éditions Maurice Nadeau, 1999) jusqu'à Bête de cirque (Éd. du Seuil, 2013) ; comme chercheuse et enseignante de Littérature comparée à l'université Paris 3 Sorbonne Nouvelle et à l'École des hautes Études en Sciences Sociales, où elle vient d'être élue ; comme collaboratrice et animatrice de revues. Membre du comité de rédaction de Po&sie, elle co-dirige avec Jean Lacoste le journal en ligne En attendant Nadeau, créé en 2016. On lui doit aussi une importante biographie de Roland Barthes, parue aux Éditions du Seuil en 2015.

La question des langues, de leurs circulations et de leurs confrontations, a toujours été au cœur de son travail. Il y a quelques années, dans un numéro de Critique sur la « Langue française : le chagrin et la passion » (n° 827, avril 2016), dans un article intitulé « De la langue mondiale à la langue-monde », elle s'interrogeait sur la possibilité d'un rapport entre les langues qui ne soit pas de domination. C'est dire aussi qu'à toutes les étapes de son parcours, Tiphaine Samoyault a rencontré la traduction, comme pratique (s'agissant par exemple d'Ulysse) ou comme objet de réflexion.

La publication toute récente de Traduction et violence (Éd. du Seuil, 2020), jalon important dans ce parcours, est au centre de l'entretien qu'elle a bien voulu nous accorder.

Critique. – À brûle-pourpoint et pour commencer : qu'y a-t-il à « se faire pardonner », comme le suggère Derrida, dans le fait de parler sa langue ? Question qui s'adresse à la biographie de Barthes – monolingue impénitent – autant qu'à l'auteure de Traduction et Violence...

Tiphaine SAMOYAUULT. – Sans entrer d'emblée dans le lexique du pardon, qui a des résonances peu communes dans la pensée de Jacques Derrida, je dirais que la langue est un don paradoxal, dont on perçoit bien aujourd'hui la vulnérabilité. On sait que des langues disparaissent, que d'autres n'ont

aucune chance. Les langues sont mortelles, il s'en est envolé des quantités au cours des millénaires : la mort d'une langue serait donc un événement naturel. Mais c'est l'accélération de ce processus qui est inquiétante et qui conduit à penser que plus de la moitié des langues recensées aujourd'hui (environ 6000) sont vouées à disparaître dans le siècle dans lequel nous sommes, soit entre 3000 et 4000. Les causes, on les connaît : elles sont politiques (conquêtes coloniales, génocides, poids des États sur les langues qui donne peu de chance aux langues sans État) et économiques. Pourtant, ce à quoi nous sommes rendus sensibles aujourd'hui, c'est au paradoxe selon lequel plus on communique, plus on met les langues en danger. Le développement prodigieux des moyens de communication, qui fait que les humains n'ont jamais été aussi liés, ni en si grand nombre, menace le pluriel des langues. Cela nous rappelle que les langues séparent, mais ne doit pas nous faire oublier que, ce faisant, elles distinguent. Le rêve d'une communicabilité universelle s'effondre dans sa possibilité concrète. Tant que la langue unique était une utopie, un mythe d'avant l'histoire ou une espérance, elle pouvait être désirable. En se réalisant, en particulier par les moyens de plus en plus efficaces et puissants de la traduction automatisée, elle fait regretter les différences, les particularismes, les distinctions infinies dans l'expression qui vont nous manquer si nous ne proposons pas une véritable écologie des langues. Cette écologie doit résister à la déperdition en la compensant : en traduisant inlassablement, entre les langues et à l'intérieur de sa langue, en étant attentifs à la texture de nos paroles, ou en inventant des langues dans l'écriture, pourquoi pas.

Je reviens là au « pardon » de Derrida : c'est chez lui une réponse au don qui nous est fait d'une langue dont nous ne sommes pas les maîtres et possesseurs. « Je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne » : cette phrase fameuse du *Monolinguisme de l'autre* s'accompagne d'une double loi en forme d'antinomie : « On ne parle jamais qu'une seule langue / on ne parle jamais une seule langue. » Or l'antinomie n'est qu'apparente et se résorbe dans le décortilage de la double négation : « on ne parle jamais qu'une seule langue » peut vouloir dire qu'on n'en parle qu'une seule ou jamais qu'une seule, donc plusieurs en même temps ; de même, « on ne

parle jamais une seule langue », peut signifier qu'on en parle plusieurs ou bien que, lorsqu'on n'en parle qu'une, on ne la parle jamais totalement. On est donc toujours dans le multiple dans l'un et jamais complètement dans l'un. Ma langue est toujours aussi la langue de l'autre, elle m'est donnée par l'autre et je ne peux faire qu'elle me définisse comme une unité homogène, pas plus que je ne peux entièrement me l'approprier. Cette conscience rend attentif à toutes les distinctions, à toutes les performances de la parole et permet de compenser les réductions à l'un, à l'homogénéisation par une seule langue, aux pertes dans l'expression des différences. C'est aussi ce que fait Barthes : quoique monolingue, comme vous dites (mais il faudrait nuancer, et il n'est en aucun cas un monolingue « impénitent » !), il se méfie beaucoup de la langue comme bloc homogène. Parce qu'il craint la langue pour sa propension à figer le sens et les identités, il cherche à la tricher, comme il le dit, en se confiant à la puissance de dissémination de l'écriture et en se frottant en permanence aux langues étrangères. J'ai pu repérer par exemple dans *Fragments d'un discours amoureux* le recours à plus de dix langues étrangères, convoquées pour leurs nuances, leur façon d'être justes par rapport à ce qui est cherché. Comme beaucoup d'écrivains, Derrida et Barthes ne parlent en apparence qu'une seule langue. Mais ils sont toujours, en elle, « en traduction ».

Critique. – Le statut de la traduction est étrange. Comme pratique ou métier, elle reste trop souvent dans la pénombre. Comme « geste », elle est portée aux nues, on lui prête mille vertus – de réciprocité, de pacification par l'échange. Elle fait l'objet, dites-vous, d'un « discours ouvert, généreux et confiant », mais souvent au prix d'un « oubli des relations d'inégalité ou de domination » (p. 18). À cet irénisme, vous opposez une conception « agonique » de la traduction. Que faut-il entendre par ce mot ? Comment situer votre « agonique » par rapport à l'« agonistique » de Ricoeur, qui (vous le rappelez) « dramatise la tâche du traducteur » (p. 22) ?

Tiphaine SAMOYAULT. – C'est en effet la traduction comme geste que je viens de valoriser en parlant du travail dans la langue de Barthes ou de Derrida, même si elle correspond

aussi chez eux à une pratique à l'intérieur de la langue. La traduction comme activité concrète, comme métier, apparaît souvent comme un art subalterne, dans l'ombre de la création, marquée par l'impuissance et par l'imperfection. Encore que ce discours puisse varier : je me souviens d'une préface de l'abbé Prévost à sa traduction d'un roman de Richardson où il tentait d'expliquer à ses lecteurs pourquoi il s'était donné tant de peine à traduire alors qu'il aurait pu, au prix de beaucoup moins d'efforts, écrire un roman lui-même ! On assiste aujourd'hui, mais ce n'est pas le cas partout, à une revalorisation de cette activité, conséquence des vertus qu'on assigne à la traduction comme geste : l'ouverture à l'étranger, l'écoute des différences, le dialogue des cultures. Je mesure cette valeur à trois facteurs : une production intellectuelle intense, qui, si l'on reste dans le champ français, va du *Vocabulaire européen des philosophies* à la monumentale *Histoire des traductions en langue française*¹, qui permet à la traduction ou à la traductologie de forger ses propres concepts ; un intérêt médiatique pour les traductions et pour les traducteurs qui leur donne une place dans l'espace public ; un effort économique inédit dans ce domaine, qui sert aussi bien les développements de l'Intelligence artificielle que les éditeurs de littérature et de sciences humaines ainsi que celles et ceux qui font de la traduction leur métier (pas moins de trois traductions nouvelles de 1984 d'Orwell en moins de deux ans, pour ne donner qu'un seul exemple). Nous sommes donc bel et bien dans un « âge de la traduction », comme a pu le dire Antoine Berman, qui fait d'elle un véritable paradigme, à l'articulation de différents discours.

Dans *Traduction et violence*, je rappelle que la traduction n'est pas seulement ce qui sauve. Elle peut aussi contribuer à la réduction et à des formes d'asservissement. Je dois avancer avec ce paradoxe que si la traduction peut nous protéger de l'uniformisation et de la soumission au grand marché mondial où tout se prête, y compris le sens et les paroles, à la loi de l'équivalence, elle est aussi un lieu de conflit et

1. *Vocabulaire européen des philosophies*, sous la dir. de B. Cassin, Paris, Éd. du Seuil / Le Robert, 2004. *Histoire des traductions en langue française*, sous la dir. d'Y. Chevrel, 4 vol., Lagrasse, Verdier, 2013-2019.

d'appropriation de l'autre. Pour cela, je dois d'abord rappeler les termes du conflit et revenir longuement sur les violences commises par et avec la traduction, et qui sont le plus souvent occultées. Ces violences peuvent être historiques (la traduction de l'autre est un instrument majeur de la violence coloniale par exemple), mais elles sont aussi inhérentes à la pratique de translation qui transforme, change et déforme l'autre, voire le met en pièces. Or ce qui fait de la traduction un objet passionnant à penser, c'est qu'à la différence d'autres objets, idées ou concepts, elle n'est pas pleinement rationalisable. Le compte n'y est jamais juste. Soit un + un = un, et c'est la réduction de l'autre ; soit un + un = trois, et c'est la prise en compte de l'autre dans un troisième texte incluant dans sa langue la langue de l'étranger. Les deux éléments en présence dans la traduction ne sont jamais solubles dans la dialectique. Le conflit est maintenu. C'est ce que j'appelle la traduction agonique, qui souligne que le conflit n'est pas déjoué, que la négativité est impossible à évacuer. Je me distingue de l'agonistique de Ricœur car il me semble qu'il y a toujours chez lui l'idée d'une voie médiane, d'un compromis comme point d'équilibre entre des forces contraires. Je ne voudrais pas réduire Ricœur à une pensée faible du milieu, car il est très attentif à la violence et aux contradictions et il reconnaît le caractère agonistique des liens sociaux ; mais il propose des issues, y compris lorsqu'il parle de traduction, d'ailleurs, où le compromis prend la forme de la « construction d'équivalences » et de la reconnaissance « du statut indépassable de dialogicité de l'acte de traduire ² ». Il le précise en ces termes : « En dépit de l'agonistique qui dramatise la tâche du traducteur, celui-ci peut trouver son bonheur dans ce que j'aimerais appeler l'hospitalité langagière. » C'est là que mon agonistique se sépare de la sienne : elle maintient le conflit comme conflit et ne cherche pas particulièrement à le dépasser – du moins pas en théorie, car dans la pratique, bien sûr, on passe son temps à le faire !

Critique. – *Est-il juste de dire que, d'une part, vous proposez de penser la traduction en termes politiques alors qu'aujourd'hui elle est surtout pensée en termes éthiques ;*

2. P. Ricœur, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 19.

mais que, d'autre part, vous n'adoptez pas dans votre travail la démarche sociologico-politique qui consiste à faire des flux de traduction les indicateurs de rapports de force à l'échelle mondiale (on pense ici aux travaux de Pascale Casanova, auxquels du reste vous rendez hommage) ? Et s'il en est bien ainsi, comment décrire la ligne de crête sur laquelle vous avancez ?

Tiphaine SAMOYAULT. – C'est tout à fait juste, même si je suis sensible aux rapports de force à l'échelle mondiale qu'illustrent bien les circulations des textes en traduction, étudiés par Pascale Casanova et surtout par Gisèle Sapiro. J'essaie pour ma part de repolitiser ce qu'on peut appeler le tournant éthique de la pensée de la traduction, qui se place entre la fin du ^{xx}^e siècle et la première décennie du ^{xxi}^e siècle, et qui a pris plusieurs formes : philosophique (Antoine Berman, Michel Deguy, Lawrence Venuti), poétique (Henri Meschonnic), culturaliste (Gayatri Spivak). Leur point commun consiste à défendre le respect de l'autre en tant qu'autre, l'étrangéisation – c'est-à-dire le poids de la syntaxe étrangère sur la langue d'arrivée –, et il correspond pour la traduction à la loi de l'hospitalité pour les sociétés. Cette éthique du traduire peut comporter bien sûr des visées politiques, qu'il est possible de mettre en œuvre notamment dans les procédures concrètes d'accueil des migrants. Mais la reprise politique à laquelle j'appelle implique de ne pas occulter les conflits, mais de les affronter – entre les langues, entre les cultures, entre l'esprit et la lettre, entre l'original et ses traductions, entre les traductions entre elles. Pour tenter de réparer ce qui est nécessairement séparé par l'opération de traduction elle-même, il faut d'abord faire entendre ce qui a été aussi tu, voire tué, par la traduction. C'est dans cet effort que celle-ci peut vraiment créer du commun, le commun de la communauté, en se présentant précisément en tant que « comme un », comme le dit Michel Deguy. De même que la pensée politique de la communauté consiste à passer de « frère à comme des frères », de même la réflexion sur la traduction permet de passer de « langue maternelle à langue comme maternelle », marquée par la non-identité à soi (ce qui nous reconduit à Derrida). Donc pour répondre à votre question, l'éventuelle ligne de crête

sur laquelle je me situerais ne serait pas placée entre des disciplines ou des approches car j'avance en compagnie de beaucoup d'entre elles, mais entre théorie et pratique car non seulement je réfléchis sur les deux mais j'essaie de penser les effets concrets d'une politique de la traduction : je l'ai dit en parlant des menaces pesant sur les langues, mais je pense aussi au rôle qu'elle peut jouer aujourd'hui pour la mémoire partagée des violences coloniales ou pour ce qui a lieu aujourd'hui dans les camps de réfugiés. Admettre qu'on fait violence en traduisant ou en ayant traduit, ne pas faire disparaître miraculeusement le conflit nous rend sensibles à toutes les formes de rejet qu'il y a en nous, même si nous sommes persuadés en toute bonne conscience d'en être exonérés.

Critique. – Votre pensée de la traduction semble devoir beaucoup à des situations concrètes d'enseignement, à une réflexion sur ce qu'une professeure de littérature peut décider aujourd'hui de transmettre et reçoit elle-même des étudiants, à un désir de travailler loyalement à partir des inégalités de situations, de langues, auxquelles ceux-ci sont confrontés... Pouvez-vous préciser cette solidarité entre une pensée politique de la traduction et votre propre pratique d'enseignante – d'autant que vous soulignez que la traduction est une des formes de socialisation de la littérature – de « collectivisation » même ; elle « rend la littérature transitive ». Qu'est-ce à dire ? Quelles pratiques cela encourage-t-il ? Quelle conception d'un possible « commun » cela réclame-t-il ?

Tiphaine SAMOYVAULT. – Effectivement, une de ces solidarités entre théorie et pratique se manifeste pour moi dans la transmission. Tout a d'ailleurs commencé par là. Parce que j'enseignais à des groupes venus de très nombreux pays et de très nombreuses langues – je me souviens d'un séminaire où une trentaine de personnes partageaient dix-sept langues maternelles ! –, sans un véritable bagage commun, j'ai préféré m'emparer de cet objet que nous pourrions avoir en commun, la traduction, plutôt que d'imposer ce bagage sous forme de canon, fût-ce celui de la littérature française ou celui des « *great books* » mondiaux. C'est ensuite à travers des sémi-

naires que j'ai élaboré ma réflexion, en dialogue constant avec les étudiants – dont certains ont ensuite fait des thèses sur la traduction – et avec leurs langues, leurs expériences du passage des langues, leur volonté de faire exister des langues parfois très minoritaires (le créole, l'ukrainien, le haoussa, le mapuzungun...) ou même d'autres fois de développer par la traduction et l'écriture des usages mineurs des langues dominantes. J'ai étudié avec eux les grands textes de la théorie de la traduction, proposé des études géographiques, où l'on voyait que les textes passaient rarement directement d'un pays à l'autre, d'une langue à l'autre, mais impliquaient des relais parfois nombreux : par exemple pour aller de la France vers la Chine, Victor Hugo a transité d'abord par le Japon, puis par l'Angleterre, puis par l'URSS avant d'être aujourd'hui traduit directement du français ! Je leur ai expliqué que l'intraduisible était précisément ce qu'il y avait à traduire. Nous avons fait un atelier de traduction de *Finnegans Wake* où, chacun arrivant avec ses langues, le texte pouvait réclamer les compétences de tous et se révéler, au-delà de son apparente illisibilité, très démocratique... Bref, je n'avais pas du tout l'idée d'écrire un livre sur la traduction. Il s'en écrivait beaucoup sur le sujet. Il me paraissait alors surtout que c'était la seule façon possible d'enseigner la littérature comparée. Puis cette question de la violence s'est imposée et j'ai vu qu'elle pouvait prendre la forme d'un positionnement, qu'il y avait là quelque chose que je voulais vraiment défendre dans un livre.

Penser la traduction, l'enseigner, c'est donc travailler un mouvement, c'est transmettre la transmission elle-même. En outre, pour continuer sur son caractère éminemment « enseignable », la traduction modifie la conception que l'on se fait d'un texte. Elle empêche de le penser comme immuable, elle renverse les préséances, bouscule les autorités, désacralise. Non pas simplement parce qu'il lui arrive de remplacer l'original et le faire disparaître, comme dans le cas de *Kalila et Dimna* (qui est devenu un original dans toutes les cultures qui l'ont traduit alors même que son auteur, le philosophe hindou Bidpay, voulait empêcher son transfert hors de l'Inde – l'oubli de l'original pouvant d'ailleurs être une des violences de la traduction), mais parce qu'elle montre comment un texte bouge dans le temps. La lettre est la même mais

elle a changé : il suffit de regarder plusieurs traductions d'un même texte pour s'apercevoir que les différences ne tiennent pas seulement à des choix individuels de traducteurs mais qu'elles témoignent de ce changement de la lettre du texte original lui-même. En pensant l'œuvre avec l'ensemble de ses traductions, on la collectivise en effet, on fait qu'elle n'est plus l'œuvre d'un seul mais de plusieurs qui la transportent et continuent de la rendre vivante dans le temps. La transitivity, elle, tient à une autre caractéristique de la traduction qui est son adresse. À l'adresse vague et large de la création répond l'adresse restreinte et située de la traduction. Cette fonction communicative contribue à socialiser la littérature, à inscrire et réinscrire à travers elle un commun ponctuel : ainsi, retraduire c'est déposer un peu de nous dans une œuvre du passé, un peu de notre langue, de nos idées, de notre désir que ce texte nous parle.

Critique. – *Il y a dans Traduction et Violence de très belles lectures, qui rafraîchissent notre regard sur des textes que nous croyions bien connaître : celui de Primo Levi, par exemple, Si c'est un homme. C'est à son propos que vous introduisez l'idée d'un rapport étroit, intense entre traduction et témoignage – et aussi, sur un plan différent, entre intraduisible et indicible. De quelle nature est, à vos yeux, ce nouage ?*

Tiphaine SAMOYAUULT. – J'ai en effet voulu placer au centre du livre une analyse approfondie du texte de Primo Levi, *Si c'est un homme*, car ce texte me semble faire dépendre la possibilité même de témoigner de la violence extrême – celle qui a pour nom et pour lieu Auschwitz – de la traduction. Cela avait été montré à propos du chapitre où le narrateur tente de se remémorer et de traduire en français un chant de *l'Enfer* de Dante pour Jean, le Pikolo, mais j'ai observé que tout le livre était habité par cette réflexion sur la traduction. Ainsi, l'invention du témoignage par Primo Levi me paraît étroitement attachée à cette pensée de l'écriture comme traduction, triple épreuve de l'étranger radical, du déplacement et de la transmission. La traduction implique la préoccupation de dire les choses dans leur langue, de la façon la plus précise possible, en étant conduit par un impératif de clarté.

Traduction et témoignage peuvent ainsi être pensés ensemble. Tous les deux se font dans un après-coup et souvent dans un autre espace. Ils sont aussi des lieux de mémoire et de survie. On pourrait dire ainsi que le témoignage et la traduction sont toujours assurés par des « survivants », même si la question est plus dramatisée dans le cas du témoignage de l'expérience extrême. C'est dans cette mesure qu'une fidélité plus haute, à soi et à l'expérience, peut se donner à lire et à entendre. Chez Paul Celan aussi la traduction est témoignage et d'elle dépend la survie. Écrivant dans une langue souillée par le crime (ses parents sont morts dans les camps nazis, il a lui-même été interné dans un camp en 1943), il cherche une écriture qui paraisse en quelque sorte traduite en allemand, singularisée à l'extrême au point de paraître parfois méconnaissable. Il accompagne cette recherche d'une activité frénétique de traducteur, de très nombreuses langues : le russe, l'anglais, l'italien, le roumain, le portugais, l'hébreu, le français, quelques fois vers le roumain et presque toujours vers l'allemand. La traduction est évidemment une clé pour comprendre son écriture, même si, pour lui comme pour Primo Levi, elle ne « sauve » pas jusqu'au bout...

L'indicible et l'intraduisible constituent ensemble des forces d'appel, qui ne sont pas toujours situées au même endroit du temps, mais qui peuvent l'être parfois. Il y a poésie, écriture, là où il y a eu de l'indicible. Exprimer ce qui n'a pas encore eu de mots pour le dire, c'est déjà traduire, et c'est pourquoi la traduction devient un schème pour dire l'écriture (elle l'était déjà pour Proust). Ensuite, pour la pratique de la traduction, il y a de l'intraduisible là où il y a eu de l'indicible. Et là encore, c'est ce qui pousse à prendre à bras le corps la difficulté, c'est le défi que l'on se donne. Aussi n'est-il en rien paradoxal de dire que ce qui est à traduire est précisément l'intraduisible. Enfin, un dernier aspect du nouage de l'indicible et de la traduction tient au travail spécifique que celle-ci opère dans la mémoire. Celle-ci est au cœur de *La Tâche du traducteur* de Walter Benjamin, qui fait de la traduction la mémoire de l'inoubliable qu'est l'œuvre. Que la traduction soit remémoration explique aussi son importance à notre époque qui, pour des raisons historiques, est aussi un âge de la mémoire, de la mémoire de violences extrêmes inacceptables et, par-là, inoubliables elles aussi.

Critique. – Dans l’imaginaire de la traduction, le « féminin » joue un rôle très équivoque. Vous lui consacrez un chapitre dans lequel vous demandez qu’on en finisse avec les conceptions de la traduction comme « fidélité », « modestie », activité secondaire, voire domestique ; et vous mobilisez une pensée du féminin comme puissance pour soutenir d’autres conceptions de la création, du « maternel » de la langue, des « parentés », des minorités, de l’intimité. Dans le travail que vous menez pour reformuler la question de l’autorité, notamment autour de l’idée d’une « moindre autorité », quelle place tient ce nouveau lien que vous évoquez entre féminin et traduction ?

Tiphaine SAMOYVAULT. – La traduction a été beaucoup métaphorisée et parmi ses métaphores, nombreuses sont celles qui renvoient au féminin, au subalterne, à l’ancillaire. La traduction sert le texte, comme une servante sert un maître... Il y a une sexualisation traditionnelle du discours sur la traduction qui vient de ce que la création est le plus souvent rapportée au masculin tandis que la procréation l’est au féminin : aussi la traduction comme activité seconde est-elle placée du côté du féminin. Le discours classique sur les « belles infidèles » exprime bien sûr une misogynie à peine latente. Cette position seconde, subalterne, s’inscrit dans un modèle de discours hégémonique où tout s’énonce en termes de pouvoir. Repérables dans les textes anciens sur la traduction, ces métaphores lourdement sexualisées sont encore à l’œuvre dans des textes plus récents, je le dis dans le livre. Là encore, il me semble qu’il ne faut pas ignorer cette violence et tenter de lui donner une autre direction. Afin de renverser les valeurs qui ont présidé à cette assimilation, on peut dire qu’avoir été culturellement dominé est susceptible de devenir une force permettant de repenser notre vie en commun. La traduction peut être le lieu d’une critique de l’autorité. J’ai ainsi conduit une réflexion sur la traduction et le genre, en étudiant notamment des réécritures féministes et les modalités de l’insertion du féminin dans la traduction de textes canoniques (en particulier depuis des langues qui ne marquent pas nettement le genre) et j’ai vu qu’il y avait là un terrain d’expérimentation plus complexe que les débats un peu vains sur l’écriture inclusive. Les enjeux sont ceux

de la visibilisation et de la possibilité pour des invisibles de devenir sujets de leur parole. Par ailleurs, la traduction nous invite à beaucoup de vigilance sur la question de la délégation de parole, le « parler pour ». Elle est une forme de délégation qui reste attentive à ne pas confisquer la parole de l'autre, consciente des effets d'autorité que cette posture peut infliger. La « moindre autorité » de la traduction est selon moi une chance pour proposer et instituer des autorités partagées.

Critique. – La prise de conscience du désastre écologique et des responsabilités qu'il nous donne en tant qu'espèce débouche souvent aujourd'hui sur un appel à des « dialogues » avec les bêtes, à des « négociations » avec les autres vivants, à une « traduction » de la nature que l'on ne peut plus tenir pour muette. On retrouve là le vocabulaire irénique, empathique, non agonique, que vous critiquez. Quel regard portez-vous sur cet élargissement écologique des éthiques de la traduction-conciliation ? Comment se rendre attentifs à d'autres formes d'expression ? Faut-il accepter, là comme ailleurs, de « ne pas tout comprendre » ?

Tiphaine SAMOYAUULT. – L'écoute est en effet selon moi un acte écologique primordial. Il y a une attention à porter à tout ce qui déborde le sens, et qui a à voir avec l'appréhension du monde sensible. C'est pourquoi je parle de « tournant sensible » dans notre approche de la traduction, pour évoquer un processus par lequel la traduction n'a plus seulement affaire à un contenu, à une idée, voire même à une forme (la matière n'est pas la forme), mais à des éléments concrets qu'il s'agit à la fois de percevoir et de reproduire. Pour autant, il me paraît important de ne pas vouloir tout traduire. Car il y a dans la volonté de « tout traduire » un effort pour dominer, avec pour conséquence les violences que l'on sait. J'ai rappelé que des cultures opprimées ont pu résister à la curiosité dont elles avaient fait l'objet en demandant à ne plus être traduites. Dans certains cas, la non-traduction se présente comme une réponse à la violence de la traduction. On peut ne pas vouloir être traduit pour l'avoir trop été, dans le contexte historique de dominations culturelles destructrices. De même l'attention à d'autres formes d'expression, si elle est déterminante pour le programme d'une écologie totale,

ne doit pas d'emblée nous conduire à vouloir à tout prix les mettre en mots ou mettre des mots dessus.

En réfléchissant à la traduction du langage des bêtes et des enfants, il m'est apparu une chose curieuse, qu'il faudrait sans doute penser davantage : que la traduction permettait de retrouver un point de non-fixation de l'écrit, un point de passage où la langue redevient chant, parole flottante, faite pour être transmise, transformée, adaptée à son gré. Elle bouscule en tout cas l'autorité de l'écrit qui fixe, encadre et sacralise. Je comprends ainsi que la traduction opère ce passage de l'écrit vers l'oral que des siècles de culture ont entrepris d'inverser et je me dis qu'il y a peut-être là un cheminement vers la parole très précieux. Que par son caractère temporaire, essentiellement transmissible et collectif, la traduction reconduise aux processus créatifs de l'oralité permettra peut-être de retrouver des harmonies perdues de la langue et de nous faire dialoguer autrement avec l'ensemble du monde vivant.

Critique. – Notre dernière question sera pour la consœur éprise de revues, comme nous le sommes. Vous animez En attendant Nadeau, vous êtes liée à Poésie, qui fait de la traduction l'un des espaces de réflexion et de transmission essentiels de la poésie. Comment ces activités se nouent-elles dans votre pensée de la littérature ?

Tiphaine SAMOYAULT. – La traduction comme le travail dans les revues constituent la part modeste de l'activité d'écriture. Elles en sont le côté socialisé, animées qu'elles sont d'un souci du partage. Ce sont aussi des arts du temps, par leur activisme intempestif, par leur puissance d'intervention, par le fait qu'elles n'ont pas pour destin de durer éternellement. Il y a bien sûr des traductions qui s'installent et des revues qui s'institutionnalisent, mais alors elles ne ressemblent plus tout à fait à ce qu'elles étaient au début. Comme objets, la revue, la traduction sont éphémères. Dans ces lieux, on ne grave pas ses mots dans le marbre, on ne se regarde pas écrire, on ne s'identifie pas narcissiquement à ce qu'on dit. On lance les mots comme des balles, l'écrit y ressemble parfois à l'oral, il y a devant soi une forme d'urgence. Comme je le disais précédemment, l'écriture y est transitive

et il faut croire aux formes de transitivité de toute écriture. Les phrases ne disent pas rien. Le langage n'est pas innocent. Même quand on n'écrit pas sur quelque chose ou sur quelqu'un, il y a un aller-retour entre les mots et les mondes que la revue et la traduction, dans ce qu'elles unissent et dans leur adresse, recueillent.

*Entretien avec Marielle Macé et Philippe Roger,
réalisé le 6 janvier 2021.*